

## Les liaisons

Il s'agit ici de mesurer l'utilisation des liaisons chez les différents locuteurs. Il est connu que dans un style soigné, où on parle plus lentement, on a tendance à faire plus de liaisons, l'exemple extrême en étant la lecture à haute voix de la poésie. On sait aussi qu'il existe des liaisons obligatoires (qu'on fait automatiquement, sans y réfléchir: entre déterminants et noms, clitiques et verbes, expressions toutes faites comme *c'est-à-dire*, *tout à fait*, etc.), des liaisons interdites (les "h" aspirés, les numéraux *onze*, *cent*, etc.) et que c'est "au milieu", dans le domaine des liaisons facultatives, qu'il y a de la variation. C'est donc uniquement ce type de liaison qu'il faut noter dans les transcriptions. Mais quelle est l'extension exacte de ce domaine? Si on s'inspire des études prescriptives sur la liaison en français (Delattre, Léon etc.) et de leurs fameux tableaux tripartites (liaisons obligatoires / interdites / facultatives - voir annexe 1), on remarque vite que sont considérées comme possibles trop de formes qui ne sont en fait jamais réalisées, même dans les enregistrements les plus surveillés.

Françoise Gadet (*Le Français ordinaire*, 1989, p. 73) remarque: "Les liaisons facultatives dépendent du "style". L'exemple suivant, repris de Delattre, est classiquement donné par les grammairiens pour présenter les variations:

des ◌ hommes ◌ illustres ◌ ont ◌ attendu

1) des ◌ hommes : liaison obligatoire

2) hommes ◌ illustres : liaison facultative, assez rare en conversation familière

3) illustres ◌ ont : liaison facultative, exceptionnelle ailleurs qu'en style très soutenu<sup>1</sup>

4) ont ◌ attendu : liaison facultative, assez fréquente"

Je dirais que seules les formes de type 2 et 4 méritent d'être retenues. En effet, quand on s'appuie à la fois sur les tableaux de Delattre et ses successeurs et sur l'observation des corpus, on remarque que la variation se concentre sur assez peu de formes. On fait souvent la liaison (mais pas toujours) derrière le verbe *être* à la 3e personne du présent, derrière des prépositions/ conjonctions/adverbes monosyllabiques (*quand*, *dans*, *sans*, *en*, *bien*) et *tout* pronom ou adverbe. On la fait rarement derrière les adverbes *pas* ou *plus*; on la fait exceptionnellement derrière le verbe *être* aux autres personnes et autres temps, entre auxiliaire ou modal et sa suite "proche"<sup>2</sup> et derrière *mais* et *après*.

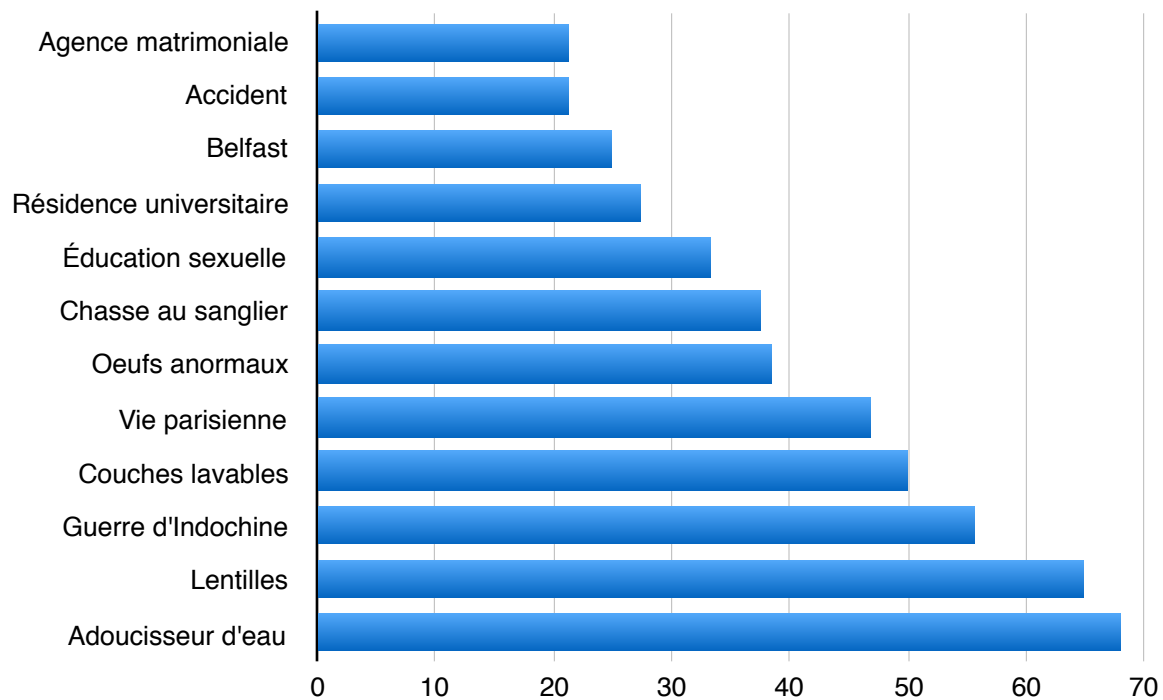
Dans un premier temps, j'ai donc revu toutes les transcriptions en notant systématiquement, dans tous ces vrais lieux de variation, les liaisons réalisées avec "◌" ou l'absence de liaison avec "x". À partir de cette notation, le taux de liaisons réalisées par rapport au nombre de liaisons possibles (estimé de façon réaliste) pour chaque corpus se calcule relativement facilement.

---

<sup>1</sup> Notons que d'autres puristes (Léon, *Prononciation du français standard*) considèrent cette liaison comme interdite.

<sup>2</sup> L'insertion d'un adverbe entre l'auxiliaire/modal et sa suite bloque la liaison: "ça peut ◌ être un facteur" (liaison soutenue) vs "ça peut x aussi être un facteur" (liaison plus difficile, même dans un style soutenu).

### Pourcentage de liaisons facultatives réalisées



Les résultats de cette approche sont surprenants: trois corpus de registre familial (*Chasse au sanglier*, *Vie parisienne* et *Guerre d'Indochine*) reçoivent de meilleurs scores que des corpus plus formels comme *Accident* ou *Éducation sexuelle*. C'est que les liaisons réalisées ne sont pas toutes égales et s'accrochent mal d'une approche purement statistique, qui "écrase" la différence entre liaisons facultatives fréquentes et liaisons facultatives rares (voir ma version du tableau tripartite, annexe 2). De plus, cette approche consistant à calculer le nombre de liaisons réalisées par rapport au nombre de liaisons possibles (même évalué de façon réaliste) est une approche qui accentue les déficits, tout comme celle de Gadet qui consistait à évaluer le taux de liaisons des locuteurs par rapport à un discours d'André Malraux (*Le Français ordinaire*, p. 74).

Il faut donc adopter une approche qualitative, qui met en évidence uniquement les liaisons et les absences de liaison remarquables. La première étape de cette étude a montré que les liaisons facultatives fréquentes se situent:

- après "est" (35 exemples sur les 145 liaisons facultatives réalisées), même si le nombre de non-liaison est légèrement plus haut dans ce cas: 44 exemples sur les 181 cas de non-liaison)
- après "quand" (25/145), alors qu'il n'y a que 9 cas de non-liaison
- après les prépositions "dans" et "sans" et "en" (48/145), avec aucun cas de non-liaison
- après "tout" et "rien" (8/145) et seulement 4 cas de non-liaison
- après "bien" (11/145) et seulement 2 cas de non-liaison.

Ces cas de liaison seront donc considérés comme “normaux” et ne seront pas notés dans les transcriptions; seule l’absence de liaison sera notée.

À l’inverse, les liaisons facultatives rares se situent:

- derrière les adverbes “pas” et “plus” (5 sur 145, dont 3 cas indécidables<sup>3</sup>), alors que la liaison n’est pas faite 27 fois
- derrière “être” aux autres personnes et autres temps, en l’occurrence “était” et “sont” (6/145), alors qu’on a 41 cas de non-liaison
- derrière un auxiliaire ou modal et sa suite proche (2 exemples), face à 30 cas de non-liaison
- derrière “après” et “mais”, avec seulement deux exemples, alors que la liaison n’est pas faite 23 fois:
  - après ◌ avoir déterré les plants (Lentilles)
  - intransigeant pour lui-même, mais ◌ aussi pour les autres (Lentilles)

Il est évident que coder tous ces cas alourdirait énormément les transcriptions et qu’il est préférable de ne pas indiquer que ces liaisons rares (voire exceptionnelles) ne sont pas faites, mais noter uniquement les liaisons rares réalisées, révélatrices d’un style précieux. Ces liaisons hors norme sont particulièrement fréquentes dans le français des médias, notamment dans les journaux télévisés (annexe 3).

Il faut aussi mentionner le cas des liaisons «fautives» («cuirs» et «velours»), où la consonne de liaison ne correspond pas à l’orthographe; il faut donc adapter la transcription en ajoutant entre tirets la consonne inexistante: *tout ◌ aussi -t- importants / les contre -z- indications*. Ce sont des cas d’hypercorrection, également fréquents dans le français des médias.

Les résultats de cette approche qualitative de la liaison ne peuvent pas être présentés en tableau. À la place, j’ai regroupé les locuteurs en 5 groupes:

- Les locuteurs qui ne font pas d’effort particulier quant aux liaisons: ils font toutes les liaisons obligatoires et toutes (ou presque toutes) les facultatives fréquentes; ils ne se distinguent pas de la “norme”, ni par excès, ni par défaut:  
*Couches lavables* (RAS), *Éducation sexuelle* (RAS), *Chasse au sanglier* (1 seule absence de liaison facultative fréquente), *Vie parisienne* (3 absences de liaison facultative fréquente, dans un corpus relativement long).
- Les locuteurs “précieux”, qui font des efforts notables pour produire des liaisons facultatives rares en plus des obligatoires et des fréquentes qui sont toutes réalisées:  
*Lentilles* (8 liaisons facultatives rares).

---

<sup>3</sup> Il s’agit des formes de *plus* comparatif, où on ne peut pas savoir si on a un enchaînement ou une liaison: “plus ◌ élevés”.

- Les locuteurs “mitigés”, qui peuvent produire occasionnellement une liaison facultative rare, tout en omettant des liaisons facultatives fréquentes. Cette catégorie est révélatrice de locuteurs qui parlent sur différents registres dans un même enregistrement (donc des cas de polyphonie). C’est le cas notamment du représentant en adoucisseurs d’eau, qui adopte parfois un ton assez sentencieux (“les pluies acides qui sont en train de mettre la Forêt Noire en péril”) et parfois un ton familier (“ça c’est un peu la fumisterie”).
- Les locuteurs qui font peu d’effort quant à la liaison et qui omettent un assez grand nombre de liaisons facultatives fréquentes:  
*Agence matrimoniale* (7 absences), *Belfast* (8 absences), *Oeufs anormaux* (9 absences), *Guerre d’Indochine* (4 absences, dans un corpus relativement court).
- Les locuteurs qui sont “allergiques” aux liaisons et qui omettent systématiquement les liaisons facultatives fréquentes derrière “est” et “quand”:  
*Accident de voiture* (13 absences), *Résidence universitaire* (4 absences dans un corpus très court).

Ce qui est remarquable, c’est que cette répartition ne recoupe pas entièrement les notions habituelles de registre de langue: dans la première catégorie, celle des “faiseurs de liaisons normaux”, on trouve aussi bien une locutrice qui emploie une langue soignée (*Couches lavables*) que des locuteurs du langage familier (*Chasse au sanglier*, *Vie parisienne*); dans la dernière catégorie, celle des “non-faiseurs de liaisons”, le locuteur qui raconte son accident de voiture a, par ailleurs, un langage très surveillé, voire “coincé”. Ces éléments donnent à penser que la liaison en français relève autant des habitudes langagières que des registres de langue: certaines personnes font systématiquement la liaison derrière “quand” ou “c’est”, d’autres non. Ceci rejoint la conclusion de la thèse de G.M. Mallet (2009): ”Mais se situer au niveau lexical [forme par forme, locuteur par locuteur] implique de concevoir que la liaison ne relève pas d’un processus phonologique général, mais pour une part importante de l’accident et par suite comporte un aspect mémoriel significatif.” (p. 295).